

# MÉDIATION, MÉDIATEUR

## 1.

Le terme grec *mésitès*, dérivé de *mésos* (=milieu), et le terme latin *mediator* (d'où le franc, médiateur), dérivé de *médius* (=milieu), expriment nettement ce qu'est l'action du médiateur. La médiation est une entremise, une intervention pour produire un rapprochement, une pacification, un accord entre deux ou plusieurs parties. Elle est le fait de quelqu'un qui se place « au milieu » de ces parties, qui agit sur elles pour modifier leur situation première et faire succéder l'union à leur opposition.

La notion de médiation, de médiateur, n'est pas exclusivement religieuse. La pensée païenne en offre dans la philosophie de Platon un remarquable exemple. Le platonisme ne distingue pas seulement mais pose comme contraires les idées et les phénomènes, l'être qui existe pour soi et par soi et les êtres qui deviennent ; il faudra, par conséquent, si les deux mondes séparés doivent communiquer, jeter un pont entre eux, entre l'intelligible et le sensible, entre l'immuable et le changeant. Ce sera le Logos, principe divin et âme du monde, qui reliera ce qui est et demeure identique à ce qui devient et évolue.

Par l'intermédiaire de Philon, le représentant éminent de la philosophie judéo-alexandrine, laquelle combine la philosophie platonicienne et la théologie juive, la représentation du Logos, médiateur entre le Dieu inaccessible et le monde matériel, vint en contact avec le christianisme primitif. Celui-ci employa la forme, mais fit subir à l'idée une transformation radicale lorsque le quatrième évangile appela du nom de Logos le Christ préexistant. Chez Philon, le Logos est surtout un principe ; chez Jean, le Logos est devenu homme. On ne saurait dire que dans le système panthéiste et allégorique de Philon le Logos soit quelqu'un, il est seulement quelque chose. Dans l'évangile de Jean, le Logos est une personne réelle, concrète, vivante, la personne par excellence et qui donnera aux autres personnes humaines la possibilité de devenir enfants de Dieu.

Cet usage d'un titre platonicien et philonien pour désigner le Christ médiateur, loin de constituer une énigme comme l'ont dit quelques exégètes et quelques dogmaticiens, est aisé à comprendre. Comme Paul se sert, par instants, de la dialectique des écoles rabbiniques pour montrer que la Loi, la Thora sacrée, se trouve accomplie en Christ, si bien et si pleinement accomplie que son rôle de pédagogue est désormais achevé ([Ga 3:24](#)) puisqu'elle a conduit au Maître définitif, de même Jean, rassemblant les aspirations, les désirs épars, les croyances mystiques de son époque, les montre réalisées, incarnées, surpassées dans la personne du Fils unique venu de la part du Père, dans la personne du véritable Logos du Dieu véritable. Il indique non seulement aux chrétiens mais aux chercheurs indécis que les hypothèses de la raison la plus spiritualiste et la plus morale de l'antiquité sont remplacées par la lumière et la certitude révélées en Jésus-Christ, que les rêves et les besoins de la pensée humaine sont satisfaits par l'Évangile. En outre, l'emprunt d'un nom pour qualifier le Médiateur suprême n'est point du tout l'emprunt de la notion de médiation. Celle-ci est l'une des grandes idées bibliques ; elle est au centre de l'A. T, dans l'histoire de la préparation du salut, et elle domine le N.T. où l'histoire de l'accomplissement du salut repose sur elle.

## 2.

Le vocable technique « médiation » ou « médiateur » est cependant rare dans les écrits sacrés. L'A. T, l'ignore et le N.T. l'emploie seulement six fois, dans deux textes de l'épître aux Galates, un texte de la première ép. à Timothée, trois textes de l'épître aux Hébreux. Mais cette chose qu'est la médiation et cet intermédiaire qu'est le médiateur sont partout.

Au lendemain de la chute, pour rappeler à ses créatures leur destinée première, pour leur ouvrir le chemin du retour à l'obéissance, à la paix, à la vie, Dieu n'agit sur elles que par personnes interposées. Est-ce pour que la liberté de l'homme ne soit pas contrainte par une manifestation directe de Dieu ? Est-ce pour que le péché de l'homme soit connu par l'homme comme l'infranchissable obstacle le séparant du Dieu saint si ce péché subsiste ? Est-ce pour une autre raison ? Peu importe ; le fait est permanent et universel : Dieu a toujours suscité des médiateurs entre Lui qui voulait attirer les hommes et les hommes qui s'étaient détournés de Lui.

Par Noé, Dieu préserve une partie des êtres vivants quand le déluge « punit la méchanceté des créatures » ([Ge 6](#) : et suivants) ; par Abraham, Dieu fonde une nation qui, entre toutes les nations de la terre, constituera son peuple ([Ge 12:1](#) et suivants) ; par Isaac ([Ge 16:2](#) et suivants) et par Jacob ([Ge 18:10](#) et suivants), Dieu précise son dessein et circonscrit, parmi la descendance d'Abraham, les familles de son choix ; par Moïse il délivre Israël de la captivité d'Égypte ([Ex 3:7](#) et suivant), il lui donne des lois religieuses, morales, civiles qui scellent son alliance, qui façonnent une race dont l'originalité persiste au cours des événements et des siècles ([Ex 10:19](#) et suivants) ; par les juges, il avertit les infidèles et les ramène sur la voie de leurs pères ([Jug 2:18,22](#)) ; par les rois, il atteste sa miséricorde vis-à-vis de la fidélité (1Ro 3:10 et suivant), sa justice vis-à-vis de la rébellion (1Ro 16:1 et suivant) ; par les prophètes, il met en garde les descendants des patriarches contre le danger des transgressions ([Esa 59:1](#) et suivant, [Jer 11:6](#) et suivants 16:10 et suivants), des superstitions ([Jer 7:29 19:3](#) et suivant), du formalisme ([Esa 1:10](#)) ; il annonce qu'après l'alliance légale viendra l'alliance spirituelle ([Esa 55:6 57:14-19](#)), il prépare les cœurs à recevoir, après les révélations partielles et le salut limité, la révélation définitive et le salut universel ([Esa 9:1 11:1 42:1 55:1, Jer 31:31](#) et suivants).

### 3.

Le Christ apporte cette révélation et ce salut. Comme on peut dire que toute l'action de Dieu dans l'humanité se réalise par une médiation, on peut dire pareillement que toute l'oeuvre du Christ dans l'histoire est une médiation. Jésus est le Médiateur parfait, si bien qu'au sens absolu ce titre lui appartient en propre. « Il y a, déclare [1Ti 2:5](#), un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. » La qualité du Christ comme médiateur unique est soulignée de manière absolue par sa comparaison avec la qualité de Dieu comme seul Dieu. Et la médiation du Christ est située dans le plan moral et religieux avec une indiscutable netteté. Jésus-Christ est médiateur entre ces deux parties : Dieu d'un côté, d'un autre côté les hommes.

Ceci ne diminue pas le rôle joué dans l'A. T, par les intermédiaires nommés et par les autres dont les noms auraient pu être ajoutés. Paul lui-même, dans [Ga 3:19](#), parlant de l'utilité de la Loi, rappelle qu'elle fut promulguée par le moyen d'un médiateur ; il attribue à Moïse le même titre qu'à Jésus-Christ. Quelques exégètes ont allégué que Moïse était le représentant du peuple d'Israël devant Dieu, bien plus que le représentant de Dieu devant le peuple. L'erreur est manifeste ; l'apôtre l'a par avance réfutée en ajoutant, v. 20 : « un médiateur ne l'est pas d'un seul », c'est-à-dire un médiateur suppose toujours deux parties. La fin de ce verset a donné lieu à des centaines d'explications, explications ingénieuses mais compliquées ; le contexte permet, semble-t-il, de l'entendre simplement : « Dieu est un », rappelle l'apôtre, c'est-à-dire : Dieu est une partie. Paul entend établir, par la mention expresse de Dieu comme l'une des parties entre lesquelles s'opère la médiation, que Moïse était bien l'envoyé de Jéhovah et son mandataire ; l'autre partie, Israël, était connue de tous et Moïse était son chef indiscuté.

L'épître aux Hébreux admet, elle aussi, la réalité de l'action médiatrice des témoins de Dieu dans l'ancienne alliance ; c'est en le comparant à eux qu'elle démontre la préexcellence du Christ comme médiateur d'une meilleure alliance ([Heb 8:6](#)), d'une alliance nouvelle ([Heb 9:15 12:24](#)). Cette comparaison, ou plutôt cette opposition des deux alliances, thème fondamental de l'auteur, est la comparaison, l'opposition de la Loi et de l'Évangile. L'alliance ancienne est abolie, la loi mosaïque est dépassée ; elles n'étaient que pour un temps ; la nouvelle alliance est définitive, l'Évangile est éternel, et l'oeuvre de Jésus-Christ, fondant la nouvelle alliance et proclamant l'Évangile, corrobore le caractère surnaturel de sa personne de Fils unique. Toutefois, l'ancienne alliance et la loi mosaïque, malgré leur rôle temporaire, leur insuffisante valeur, sont d'origine divine ; leur mission a été providentielle ; l'opposition n'est pas une antinomie, car si le parfait n'a plus besoin de l'imparfait, l'imparfait a préparé le parfait.

Et désormais il n'y a plus qu'un seul médiateur, Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ seul tient d'assez près à Dieu pour être son représentant parmi les hommes et tient d'assez près aux hommes pour être leur représentant devant Dieu. Si bien que, quand Jésus-Christ vient vers les hommes c'est Dieu lui-même qui vient vers eux, et que, quand les hommes vont à Jésus-Christ c'est à Dieu lui-même qu'ils vont. Et si Dieu, « chez lequel il n'y a nul changement ni l'ombre d'une variation » ([Jas 1:17](#)), continue, pour étendre son Royaume, à orienter les hommes par l'action de certains hommes, ceux-ci seront, en même temps, les intermédiaires du « Père des lumières » et du Fils qui est « la lumière du monde ». C'est au nom du seul médiateur comme au nom du seul Dieu que les hommes se convertiront, se sanctifieront, travailleront pour le salut de leurs frères ; ils seront ouvriers avec Dieu parce qu'ils seront, et dans la mesure où ils seront, les témoins de Jésus-Christ.

### 4.

C'est de la médiation définitive et du médiateur parfait qu'il convient de préciser le caractère.

Il n'y aurait pas de médiation normale, autorisée, si le médiateur n'était accrédité par ses relations simultanées avec l'une et

l'autre parties. La perfection du médiateur implique la perfection de ce double rapport.

En ce qui concerne Dieu, Jésus s'attribue une si entière connaissance qu'elle atteint la connaissance divine elle-même et que lui seul possède. « Nul ne connaît ce qu'est le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît ce qu'est le Père si ce n'est le Fils » ([Mt 11:27](#), [Lu 10:22](#)). Surhumaine parole et parole historique dont un critique aussi indépendant que W. Heitmüller dit qu'elle « appartient à la source des Logia », à la plus ancienne source, et qu'elle possède « une authenticité substantielle » (*Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, t. 3, col. 374), dont un critique aussi perspicace que W. Sanday dit que « celui qui la pénètre a trouvé sa voie pour aller jusqu'au coeur du christianisme » (*HDB*, vol. 2, p. 629). De même que Dieu discerne non seulement la vie du Fils que les hommes peuvent aussi percevoir, mais l'être profond, ce qui constitue l'être propre, le moi réel du Fils, ainsi le Christ saisit non seulement l'action de Dieu manifestée par ses interventions dans le monde, la personne de Dieu révélée dans les desseins miséricordieux constituant l'histoire de l'A.T., mais, par delà ces fragments de vérité accessibles aux hommes, il découvre la pensée inconnue, le sentiment insaisissable, la volonté impénétrable aux regards des créatures et qui forment l'être même de Dieu. Entre Dieu et le Christ il y a une communion réciproque et complète, qui n'est admissible et qui n'est compréhensible que parce que le premier est le Père et que le second est le Fils.

Si Jésus ne s'est pas désigné comme « le Fils de Dieu », il a accepté d'être ainsi appelé ([Mt 4:3,6 8:29 14:33 16:16 26:63 27:40](#), etc., et parallèle), et les textes sont en grand nombre où il se donne comme « le Fils » ; non un fils quelconque, ou supérieur en quelque manière aux autres fils, mais le Fils en un sens absolu. Il y a parité entre ces deux titres. Les notions de prophète, de témoin de Dieu, d'homme-type, de révélateur, de fondateur du Royaume de Dieu, de Sauveur, n'épuisent pas la plénitude de l'expression « le Fils » ou le « Fils de Dieu ». L'union personnelle ainsi marquée est le fondement de la conscience de Jésus. Ce n'est pas sa mission de révélateur, de rédempteur qui lui donne la conviction qu'il est le Fils de Dieu ; c'est parce qu'il est le Fils de Dieu qu'il entreprend sa mission de révélateur et de rédempteur ; le sentiment de sa filialité divine est en Jésus la cause, non la conséquence de son oeuvre.

[Le 4°](#) évang, appuie fortement les déclarations des synoptiques. Aux pharisiens contestant la portée du témoignage qu'il se rend à lui-même, Jésus répond : « S'il m'arrive de juger, mon jugement est vrai car je ne suis pas seul mais le Père est avec moi » ([Jn 8:18](#)). Le médiateur ne parle pas de son propre chef ; représentant de Dieu, il sait assurément quel est le plan général, l'éternel dessein de Dieu, mais en outre il suit à toute heure la volonté de Dieu, il distingue en toute occasion la pensée de Dieu, et sa parole correspond d'autant mieux à la réalité vraie que, sur la réalité en question, il traduit ce que Dieu lui inspire. Jésus n'est pas une personnalité même exceptionnelle déléguée par un Dieu lointain ; à côté de lui se tient le Père qui l'a envoyé, et c'est le Juge souverain qui prononce avec Jésus l'arrêt que Jésus prononce. En vertu de cette assistance directe, de ce lien permanent, le Fils possède une pleine intuition de Dieu. Et ce savoir ne lui vient pas d'une sagesse lentement acquise, d'une réflexion longuement mûrie, il lui est donné parce qu'il est le Fils, le Fils que Dieu ne laisse jamais seul.

C'est pourquoi, et par inévitable conséquence, même quand les Juifs appellent Dieu : leur Dieu, cependant ils l'ignorent encore. Vis-à-vis de leur science traditionnelle si limitée, si rudimentaire qu'elle ne discerne pas dans le Christ celui par qui Dieu veut se révéler, et que sur le point culminant de l'action de Dieu leur science est aveugle, Jésus place son savoir personnel, un savoir qui, dans sa compréhension sans ombres, forme avec tout autre savoir humain un ineffaçable contraste : « Vous n'avez point connu Dieu, mais moi je le connais » ([Jn 8:55](#)). La particule adversative du texte original oppose les interlocuteurs, comme les verbes employés opposent les connaissances : l'une directe, immédiate, l'autre transmise, acquise. Le Dieu méconnu par les Juifs est pour Jésus son Père ; cette situation spéciale de Jésus explique sa pénétration spéciale et que Jésus seul sache véritablement ce qu'est Dieu et ce que Dieu veut.

Plus loin ([Jn 10:15](#)), Jésus mettra sur le même plan la connaissance que Dieu a de lui et la connaissance que lui a de Dieu. Comme la connaissance de Jésus par Dieu est une connaissance intégrale, pareillement est intégrale la connaissance de Dieu par Jésus.

De là vient son assertion, scandale pour les Juifs et paradoxe pour les Gentils, que l'entendre c'est entendre Dieu, que le voir c'est voir Dieu. Dieu en lui, c'est le tréfonds de sa conscience individuelle ; Dieu qui est Sainteté et Amour vit si intimement et entièrement en lui que Jésus rend Dieu humainement perceptible : « Celui qui m'a vu a vu le Père » ([Jn 14:9](#)). Il insiste sur le fait capital que ce n'est pas lui seulement qui est dans le Père mais que le Père est en lui ([Jn 14:10](#)). Il y a réciprocity vivante et vitale de rapports entre le Père et le Fils, et qui n'est concevable que si les désignations de Père et de Fils ne se limitent pas à une pure comparaison morale mais s'étendent à une similitude de pensée, de sentiment, de volonté, faisant de Jésus plus qu'un prophète, même supérieur à tous les prophètes, plus qu'un témoin, même supérieur à tous les témoins, le Fils véritable du Dieu

qu'il appelle son Père.

C'est en ceci que consiste essentiellement la caractéristique de la personne de Jésus, « sa gloire » dit le Prologue ([Jn 1:14](#)). Les pages suivantes reprennent sous des formes à peine variées la même pensée comme un leitmotiv : « nous avons contemplé sa gloire, une gloire semblable à celle d'un Fils unique venu d'après du Père ». Certes pour [le 4](#) e évangile Jésus est un homme ; il peint son humanité par des traits plus expressifs encore que ne le font les synoptiques ; à le lire sans à priori il est certain que, pour l'auteur, réellement, matériellement, « le Logos est devenu chair ». Ce sont les croyants qui verront par la foi la gloire du Préexistant et du Ressuscité ; les textes qui l'évoquent ne concernent pas le Christ de l'histoire. Celui-ci ne possède pas la gloire divine ; il le prouve lui-même en priant : « maintenant, glorifie-moi, toi, ô Père, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » ([Jn 17:5](#)). On ne demande que ce que l'on n'a pas. Jésus n'a pas la splendeur surnaturelle qui appartient aux êtres vivant auprès de Dieu. Mais son union avec Dieu subsiste au travers des abaissements et des renoncements, parce que, « sous la forme de serviteur » succédant à « la forme de Dieu », il a voulu et il a su, en dépit des difficultés, des douleurs et des tentations, par son obéissance et sa fidélité, continuer à être le Fils. Homme, menant la vie des hommes, agissant dans les conditions où agissent les hommes, il est lié à Dieu par la conscience claire de la présence en lui de son Père ; il reçoit de Dieu inspiration et force ; dans ses paroles de sagesse, dans ses actes de puissance, dans son amour sans tache, dans sa pureté sans ombre, il porte en lui du divin dans son humanité authentique, et un rayonnement émane de sa personne terrestre, autre métaphysiquement, mais moralement demeurée la personne du Fils.

## 5.

C'est pourquoi l'éternel modèle de l'homme sera désormais Jésus de Nazareth. Le Fils unique est le prototype des autres fils ; il fait voir au monde, de la part de Dieu, ce que doivent être les enfants de Dieu.

Paul atteste que la miséricorde de Dieu sait faire tout concourir au bien de ceux qui l'aiment, « parce que, explique Calvin, par un moyen merveilleux il convertit à leur salut les choses qui sembloient être contraires » ; dans cette miséricorde infinie et toute-puissante, Dieu les a « prédestinés à être pareils à l'image de son Fils afin que celui-ci fût le premier-né entre plusieurs frères » ([Ro 8:29](#)). Le dessein éternel de Dieu aboutit à Jésus-Christ comme aboutit à Jésus-Christ la vocation éternelle de l'homme. Tel est Celui que Dieu a envoyé, tels doivent être ceux vers lesquels le Christ est allé ; tel est le Maître, tels doivent être les disciples ; tout le plan de Dieu au sujet de l'homme est exposé et réalisé en Jésus homme. Le Christ garde évidemment sa primauté : il est le premier-né, le Fils unique. Toutefois les hommes sont appelés à être ce qu'il est : fils adoptifs mais fils, frères inférieurs mais frères. Or la grandeur de ce destin n'est pas montée au cœur de l'homme comme une ambition démesurée ; elle est proposée à l'homme par l'amour sans limites de Dieu. Selon la volonté de Dieu, le Christ est donc, en même temps, le but qu'il faut atteindre et le moyen d'y parvenir.

La vocation humaine formulée par le Dieu de la rédemption est la même que fixait le Dieu de la création. L'homme, au premier jour de sa vie naturelle, était appelé à devenir semblable à Dieu ; au premier jour de sa vie régénérée l'homme est appelé à devenir semblable au Christ, lequel, comme l'indique l'apôtre, « est lui-même l'image de Dieu » ([2Co 4:4](#)). [Le verset 6](#) prolonge le parallélisme de l'acte créateur et de l'acte rédempteur en comparant l'apparition de la lumière dans les ténèbres du chaos et l'apparition de la lumière dans le cœur du croyant. En Christ, son image, Dieu se révèle aux hommes ; non un Dieu voilé qui se dérobe en même temps qu'il se laisse entrevoir, mais un Dieu qui s'affirme dans sa vérité, dans son amour qui donne le Christ au monde, dans sa gloire dont le reflet transfigure le Christ.

[Eph 4:12](#) et suivant définissant l'Église par l'impressive image : « le corps du Christ » indique l'idéal vers lequel doivent tendre ses membres. L'apôtre met en relief deux éléments constitutifs de la vie religieuse, éléments inséparables et cependant distincts : la foi et la connaissance du Fils de Dieu, Quand ils seront « tous parvenus à l'unité de cette foi et de cette connaissance », les croyants seront « des hommes faits », des êtres majeurs, en possession d'eux-mêmes, de leur force, de leur raison, de leurs privilèges. C'est là un progrès qu'il faut nécessairement réaliser pour toucher au progrès suprême : « parvenir à la hauteur de la perfection du Christ ». Telle est la merveilleuse destinée du croyant ; la question n'est pas de savoir si elle est ou si elle n'est pas réalisable dans le monde présent ; le lieu et le moment de la réalisation sont des détails accessoires ; le principe, l'ordre, la loi est que « la hauteur de la perfection de Christ » marque la vocation proposée aux hommes par Dieu.

Dès lors, et sans prolonger davantage sur ce point l'analyse des textes, il apparaît évident que, d'une part, du côté de Dieu, par la relation unique qui l'unit personnellement à Dieu et par le rôle unique dans le monde que Dieu lui a départi, le Christ est bien le médiateur parfait. D'autre part, du côté de l'homme, le Christ est-il accrédité de la même manière ?

## 6.

Les constatations relatives à l'humanité de Jésus permettent de répondre par l'affirmative. Si sa position de Fils le met en rapport intime avec Dieu, sa position d'homme le met en rapport intime avec les hommes. Les évangiles et les épîtres qui ont relevé le caractère spécial de l'homme Jésus, ne laissent pas douter que Jésus ait été vraiment homme. Sans raconter une histoire complète de sa vie, les récits de Matthieu, de Marc, de Luc, de Jean rapportent des fragments suffisants d'histoire pour que nous reconnaissons en Jésus notre semblable, notre frère dans les multiples détails, sans importance pour les témoins, sans portée apologétique pour le narrateur, authentiques traits de la réalité et transmis seulement parce qu'ils ont été.

Luc, dans l'unique scène, brièvement esquissée, où Jésus apparaît dans ses jeunes années, note le triple développement de l'enfant en sagesse, en stature et en grâce ([Lu 2:41](#) et suivants). Un théologien très conservateur, Gess, a fait la remarque intéressante que Jésus à douze ans raisonne comme « un jeune » en se croyant plus près de Dieu dans le temple de Jérusalem que sur les collines de Nazareth. Plus tard, en effet, il dira que les affaires de son Père n'ont pas à Jérusalem leur siège ou leurs représentants car ce n'est pas dans un temple unique ou sur une montagne consacrée que le Père est adoré ([Jn 4:21](#) et suivants). Le Maître a faim dans la solitude du désert ([Mt 4:3](#)) ; sur la route qui conduit de Judée en Galilée, lassé de sa longue marche, il se repose près du puits de Sichar ([Jn 4:6](#) et suivant) ; après plusieurs journées d'entretien avec la foule, il traverse le lac de Génézareth et s'endort à la poupe de la barque ([Mr 4:38](#)). Son cœur a ses tristesses comme son âme a ses fatigues : « mon âme est troublée », dit-il à ses disciples en parlant de sa mort prochaine ([Jn 12:27](#)), et la même anxiété mystérieuse le fait tressaillir pendant la dernière Pâque ([Jn 13:21](#)). Devant la souffrance d'un infirme ou d'un malade, il est plein de pitié ([Mt 20:34](#), [Mr 1:41](#)) ; devant la misère de la foule, il est ému de compassion ([Mt 9:36](#)) ; devant la mort de son ami, il frissonne et il pleure ([Jn 11:33-35](#)) ; devant l'endurcissement de Jérusalem, il se plaint de l'obstination de la ville rebelle, il la plaint du sort qui l'atteindra ([Lu 10:41](#) et suivant). L'hypocrisie orgueilleuse le révolte d'une sainte indignation ([Mt 23:13](#) et suivant). C'est à la logique qu'il fait appel en discutant avec les scribes et les pharisiens, et la clarté de son argumentation confond ses contradicteurs et convainc la foule ([Mt 22:41](#), [Mr 12:13](#) et suivants, [Lu 20:27](#) et suivants). Sa prévoyance seconde son courage, sa hardiesse est soutenue par son discernement. Si les pièges de ses adversaires menacent son oeuvre, il les évite avec une remarquable prudence ; il se dérobe à la horde soulevée des pharisiens ([Jn 8:59](#)) ; il échappe à ceux qui projettent de se saisir de lui ([Mt 12:15](#), [Jn 10:39](#)). Pour laisser s'apaiser les colères déchaînées, il suspend son activité, cesse de se montrer ouvertement parmi les Juifs, il va « dans une contrée voisine du désert » ([Jn 11:54](#)). Pour se soustraire à la dangereuse curiosité d'Hérode, il se retire « à l'écart » ([Lu 9:10](#)), comme il regagne l'asile de la montagne pour laisser s'apaiser l'enthousiasme irréfléchi de ceux qui veulent le faire roi ([Jn 6:14](#) et suivant).

Cette sagesse faite de possession de soi, de circonspection, de clairvoyance, cette sagesse sans erreur de Jésus trouve son inspiration là où trouve la sienne la faillible sagesse de l'homme : dans la prière. Dans la vingtaine de textes où les évangiles mentionnent que Jésus priait, on trouve toutes les circonstances et tous les modes de la prière ; leur étude ne concerne pas assez directement notre sujet ; il suffit de les résumer en observant que plus et mieux que dans une exhortation, Jésus, par sa vie, montrait à ses disciples qu'il faut « prier toujours ».

Mais il faut ajouter que dans ces retraites de Jésus loin du monde, dans ces entretiens avec Dieu, il y a autre chose qu'un exemple donné, qu'un enseignement par la pratique. Jésus n'a formulé qu'un modèle de prière ([Mt 6:9,13](#)) ; rarement il prie en public ([Lu 10:21](#) et suivant, [Jn 17](#)) ; et chaque jour, au milieu de sa marche qu'il arrête, de ses instructions qu'il interrompt, seul avec le Père, dans le silence, il prie. L'impression profonde qui se dégage des évangiles est que Jésus, véritablement homme, sent le besoin, la nécessité de la présence et de l'action de Dieu en lui, et les demande à son Père. (Voir Prière.)

D'ailleurs il est des cas où la requête de Jésus nous a été rapportée, et où Jésus se tourne vers Dieu pour être lui-même exaucé comme au bord du tombeau de Lazare ([Jn 11:41](#) et suivant), pour être lui-même secouru comme dans le jardin de Gethsémani ([Mt 26:39,42,44](#)). Et il est des faits qui prouvent bien que Jésus lui aussi devait recourir à l'intervention de Dieu. Les synoptiques placent au début de son ministère public le solennel débat de la tentation ([Mt 4:1,11](#), [Mr 11:3](#), [Lu 4:1,13](#)). Le Messie, vers lequel se tournent les espoirs du peuple prédestiné, peut user de ses privilèges pour sa propre satisfaction ou les consacrer à la gloire du Père ; pour atteindre le succès, il peut accepter le concours des hommes, les suggestions de Satan, ou ne compter que sur la fidélité de Dieu. Trois fois Jésus repousse les offres du tentateur ; il regarde à Celui qui l'envoie et s'en remet à Lui pour les nécessités de la vie matérielle, pour le triomphe de son oeuvre rédemptrice, pour l'emploi des dons qui lui ont été conférés ; il sort de l'épreuve par la victoire.

L'épître aux Hébreux ([Heb 2:17](#)) estime nécessaire que, pour être le Sauveur, « Jésus devait être rendu semblable en toutes

choses à ses frères », et précise ([Heb 4:15](#)) qu' « il a été tenté comme nous en toutes choses sans pécher ». Ainsi Jésus sait, par expérience et non par omniscience, l'étendue et la profondeur de l'humaine misère, et au sein de cette misère qu'il traverse sa sainteté demeure intacte.

Et voici le paradoxe moral de l'humanité de Jésus : dans la similitude complète il y a une complète dissemblance, Jésus est homme mais il est un homme sans péché.

Le médiateur unit dans sa personne et dans sa vie ces deux qualités, partout ailleurs exclusives l'une de l'autre : une humanité intégrale et une intégrale sainteté. Or la deuxième qualité, la sainteté, rend seule possible sa médiation entre Dieu et les hommes. Les auteurs du N.T. ne permettent pas de craindre qu'elle ne soit point un fait. Les adversaires de Jésus ont tout critiqué en lui, d'après les quelque cinquante textes qui ont enregistré leurs attaques sur sa prédication, son rôle, ses actions, sa puissance, son rapport avec Dieu ; dans ces accusations, incessamment reprises, aucune ne porte sur la pureté visible de sa vie. Les disciples de Jésus ont été lents à croire sur presque tous les points de son enseignement, d'après les quelque trente textes qui relatent leur incompréhension touchant ses promesses, la nature de son Royaume, le salut qu'il offre, la voie où il s'avance, l'attitude qu'il prend ; dans ces ignorances persistantes, il est une clarté vive : ils perçoivent l'irrésistible ascendant de sa nature morale, la communion ininterrompue de pensée et de volonté qui le rend un avec le Dieu Très-Haut, si bien qu'il leur paraît d'une autre race que leur race, d'un autre monde que la terre. Et Jésus lui-même, Jésus surtout, dans lequel les historiens restés hors de la foi ont salué « le grand sincère », l'être qui a possédé au plus haut degré la science du bien, la vue du devoir, l'intuition des desseins providentiels, Jésus dans ses affirmations sur sa personne dépasse constamment ce que ses disciples découvraient en lui. Quand il invite les hommes à la vie éternelle, il les invite à vivre comme il vit ; il a montré le péché résidant au plus profond de l'âme humaine, présent dans les pensées encore obscures et les sentiments encore imprécis, et les évangiles, qui ont recueilli ses plaintes, ses tristesses, ses larmes, ne laissent pas entrevoir le plus léger remords effleurant jamais sa conscience, ou le désir d'être meilleur qu'il n'était, ou l'expérience que vouloir et pouvoir sont choses différentes ; il atteste et il prouve que le mal n'a aucune prise sur lui ; il est la lumière et quiconque le suit ne marche pas dans les ténèbres. La sainteté de Jésus est l'insoluble énigme de sa vie historique si elle n'en est pas la grande explication.

S'il sait ce que l'homme devrait être, puisqu'il lui suffit de savoir ce qu'il est lui-même, il connaît l'homme tel qu'il est. Il le discerne, il le pénètre, il le sonde tout entier. Silencieux, les scribes et les pharisiens observent Jésus pour voir s'il guérissait au cours du sabbat ([Lu 6:7](#)). Jésus n'a pas besoin d'entendre leurs paroles pour mesurer leur hostilité, car « il percevait leurs pensées » ; il lit dans le cœur de l'être ce que l'être croit dissimuler. Ici, assurément, l'expérience aurait pu inspirer le jugement de Jésus, car ses adversaires s'étaient avérés tels. Mais devant ceux qui proclament « croire en son nom pour avoir vu ses miracles » ([Jn 2:23](#)), il garde une réserve empreinte de désapprobation ; « il ne se fiait pas à eux parce qu'il les connaissait tous » ; l'enthousiasme ne l'illusionne pas plus que le scepticisme ne le décourage ; il saisit avec une immédiate certitude l'insuffisance de la foi qui repose sur les fragiles impressions d'étonnement, d'admiration, et qui, lors même qu'elle se réclame de « son nom », n'est pas la vraie foi réfléchie, volontaire, en sa personne, en son action. Le verset 25 généralise enfin comme un principe la remarque tirée d'un fait particulier : « Il n'avait pas besoin qu'on témoignât au sujet d'un homme ; par lui-même il savait ce qui était dans l'homme. »

Il va de soi que cette intuition sans pareille de Jésus devant ceux qui ne veulent pas ou ne savent pas le suivre, se retrouve dans ses relations avec ceux qui l'aiment. « Je connais mes brebis », déclare-t-il ([Jn 10:14](#)) ; cela ne signifie pas qu'il les distingue de leurs contemporains n'appartenant pas au troupeau, ce qui serait une simple banalité, mais qu'il discerne leurs pensées, leurs sentiments, les aspects et les tendances de leur âme. Réciproquement, les brebis connaissent le berger qui s'est pleinement révélé à elles. Et cette connaissance est telle qu'elle peut se comparer à celle que le Père a du Fils, que le Fils a du Père, donc que cette connaissance humaine a quelque chose de la connaissance divine.

Aussi ce savoir de Jésus se manifeste-t-il en certaines occasions de manière à surprendre ceux qui entendent son jugement. A l'annonce que l'un des Douze était un traître, les disciples stupéfaits interrogent sans comprendre quel est, parmi eux, celui qui trahit ([Mt 26:17-29](#), [Mr 14:12-25](#), [Lu 22:7,23](#), [Jn 13:21,30](#)). Ils n'ont pas perçu tel mouvement d'impatience, tel mot de scepticisme, telle attitude chagrine, sûrs indices mettant à nu pour l'infaillible vigilance du Maître l'état d'âme de Judas. Ni conseils, ni exemples, ni prières n'ont abattu l'ambition et l'orgueil de celui qui, venu sans amour vrai, retenu par l'espoir obstiné que le Roi de gloire se manifesterait peut-être, est passé à l'ennemi quand il s'est rendu compte que le triomphateur souhaité allait devenir le vaincu. Dès le commencement de ses rapports avec Judas, Jésus a su ce qu'était Judas. Pourtant le repousser n'était-ce pas définitivement le perdre ? L'attirer, l'entourer, l'aimer ne serait-ce pas le gagner ? Et Jésus a donné une place d'honneur à Judas. Mais Judas est de ceux qui « ne veulent pas venir à Jésus pour avoir la vie ». La prévision de Jésus va être le fait de l'histoire ;

Jésus avertit ses fidèles pour que le scandale ne les trouble pas. (Voir Judas.)

En saisissant contraste avec Judas, Pierre affirme à Jésus, dans son amour sincère et dans sa présomption : « Si tu étais pour tous une occasion de chute, pour moi tu ne le seras jamais » ([Mt 26:33](#)). Jésus ne félicite pas son disciple ; il a remarqué son enthousiasme impulsif et son inconstance ; il l'a vu passer de la foi inspiratrice à l'inintelligence ([Mt 16:15,17,23](#) et parallèle). Aussi répète-t-il à Pierre individuellement l'avertissement donné à tous : le plus fidèle ne l'est jamais entièrement, le plus fort souvent peut défaillir, « en vérité, je te dis que toi, Pierre, maintenant si téméraire, aujourd'hui, et avant même la fin de cette journée, cette nuit, et avant même la fin de cette nuit, dans quelques heures, avant le second chant du coq, tu m'auras renié plusieurs fois ». Les chiffres trois et sept du texte paraphrasé ([Mr 14:30](#)) sont les nombres types ; ils expriment en bien des cas l'idée d'une multiplicité indéterminée ; c'est dans ce sens que, généralement, les évangélistes les emploient (cf. [Mt 12:45](#) et parallèle, [Mr 16:9](#) et parallèle, [Lu 17:4](#)). A propos de ce dernier texte exhortant à pardonner sept fois, Calvin explique : « Le Seigneur n'a pas voulu prescrire un certain nombre mais plutôt nous commander que jamais nous ne nous lassions. » Dans la prédiction du triple reniement le chiffre est l'image des chutes successives de l'apôtre plutôt que leur total mathématique ; Jésus diagnostique avec sûreté dans la conduite de Pierre ce que celui-ci se refusait si fort à concevoir.

De même Jésus découvre à première vue le caractère de Nathanaël. « Voici, annonce-t-il, un Israélite dans lequel il n'y a point de fraude » ([Jn 1:47](#) et suivants). Surpris, Nathanaël interroge : « D'où me connais-tu ? » La question de Nathanaël n'indique pas nécessairement que Jésus ne l'avait jamais rencontré, surtout si on identifie Nathanaël, comme il est normal de le faire, avec le disciple que Matthieu, Marc et Luc nomment Barthélémy ; Nathanaël ne comprend pas que Jésus puisse juger ainsi, immédiatement, de ce que nul ne sait sinon Nathanaël lui-même. Jésus continue : « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » On ne saurait préciser à quel moment, à quel endroit, à quelle circonstance extérieure Jésus fait allusion. Peut-être Nathanaël, frappé par la prédication initiale de Jésus, se sent-il tour à tour entraîné et retenu ; sous le figuier où Jésus le voit, il hésite, il médite ; il ne veut pas se rendre sans raison, son coeur « sans fraude » entend se donner en toute loyauté. Jésus a lu dans ce coeur ; il rend témoignage à Nathanaël lorsque celui-ci, indécis encore, s'approche guidé par Philippe. La parole de Jésus le surprend, l'explication de Jésus le convainc. Un regard humain ordinaire n'aurait pu le sonder jusqu'au fond de lui-même quand il était sous ce figuier ; Philippe a dit vrai, le doute n'est plus possible : « Maître, tu es le Fils de Dieu. »

C'est ainsi qu'apparaît dans sa réalité vivante le Christ de l'histoire : possédant l'entière connaissance de Dieu et la connaissance entière de l'homme, véritable Fils de Dieu et véritable Fils de l'homme, un avec Dieu et un avec les hommes, ainsi apparaît celui qui seul pouvait être le parfait Médiateur.

## 7.

La mission du Médiateur, la médiation du Christ porte sur deux points essentiels :

**1°** apprendre aux hommes ce qu'est et ce que veut Dieu ;

**2°** rendre possible aux hommes le retour à Dieu, l'union avec Dieu. Sans le Médiateur la connaissance réelle de Dieu n'est jamais atteinte, le retour à Dieu n'est jamais accompli.

La remarque s'impose immédiatement que, s'il y a bien deux parties, la médiation s'effectue principalement en faveur d'une partie, en faveur de l'homme. C'est à l'homme que s'adresse l'enseignement du Médiateur qui est une révélation, c'est pour l'homme qu'est poursuivie l'oeuvre du Médiateur qui est une rédemption.

Il n'en saurait être autrement quant à la connaissance d'abord ; la toute-science de Dieu ne serait pas la toute-science si elle avait besoin d'être informée en ce qui concerne l'homme. Quant à la rédemption ensuite, l'amour de Dieu, qui en est le principe, demeure immuable pour le pécheur s'il demeure immuable contre le péché ; dans l'envoi du Médiateur comme dans l'oeuvre de médiation Dieu a l'initiative : c'est Dieu qui donne le Fils au monde, c'est Dieu qui veut par le Fils sauver le monde.

Mais la médiation était bien véritablement nécessaire puisqu'il y avait irréductible séparation. Double séparation de l'esprit et du coeur ayant une cause unique : le péché. Le péché avait obscurci l'esprit de l'homme de telle sorte que chez les peuples païens les idoles recevaient le culte dû à Dieu ([Ro 1:22](#) et suivant) et que chez le peuple élu le légalisme avait succédé au mosaïsme dont la loi devait être un guide, et au prophétisme dont les reproches et les promesses devaient restaurer la réalité spirituelle délaissée.

Le péché avait corrompu le coeur de l'homme qui ne désirait plus ni connaître ni faire la volonté de Dieu, quelques offrandes apportant aux Gentils et quelques observances rituelles apportant aux Juifs toute satisfaction dans le compte de « doit et avoir » ouvert devant l'au-delà.

Pour la première partie de son oeuvre, pour la révélation de Dieu, le Médiateur dépasse infiniment la révélation naturelle que le spectacle des cieux et de la terre ([Ps 19:2](#)), l'harmonie des lois de l'univers ([Jer 33:25](#)), la conscience morale ([Ro 2:15](#)) offraient à l'homme ; elle dépasse de même la révélation préparatoire de l'ancienne alliance ([Ga 3:24](#)). L'épître aux Hébreux tout entière est le développement de la thèse liminaire : « après avoir parlé autrefois par les prophètes Dieu nous a parlé par le Fils », et la démonstration que cette dernière révélation l'emporte de toutes manières sur la révélation première.

Le Médiateur apprend à l'homme non seulement ce qu'il ignorait mais ce qu'il n'aurait jamais découvert par lui-même, « des choses que son oeil n'avait point vues, que son oreille n'avait point entendues, qui ne seraient point montées en son coeur » ([1Co 2](#) ») ;

Si le Médiateur instruit une seule partie, l'homme, c'est au nom de l'autre partie, Dieu, qu'il parle. Et l'observation précédente sur la toute-science divine n'empêche pas qu'en un sens, même du côté de Dieu, la médiation du Révéléateur est aussi une nécessité. Dieu ayant résolu de sauver l'homme développera le plan qu'il a arrêté ; l'A. T. indique le mode de ce développement à son origine en montrant que le plan divin se propose à l'acceptation de l'homme : « choisis la vie, afin que tu vives » ([De 30:19](#)) ; le N.T. signale le même mode au point le plus élevé de ce développement en répétant une même invitation à la participation humaine : « Cherchez premièrement le Royaume et la justice de Dieu, toutes les autres choses vous seront données par surcroît » ([Mt 6:33](#)).

Comment, en effet, se réaliserait le dessein de la miséricorde de Dieu ? Serait-ce par un acte absolu de toute-puissance ? La Bible ne cite pas une seule intervention divine au sein de l'humanité qui soit équivalente à un coup d'autorité qui s'impose, qui contraint la créature, ou, ce qui revient au même, qui dispose d'elle sans elle. Les agents de la révélation préparatoire sont des hommes que Dieu a choisis et formés pour leur mission auprès du peuple d'Israël ; pour la révélation suprême, le Christ-homme est venu au nom de Dieu. La révélation surnaturelle et définitive restait sur le plan moral de la révélation naturelle et préparatoire ; il y avait entre celle-ci et celle-là différence de cause comme entre le naturel et le surnaturel, différence de valeur comme entre le transitoire et le définitif, différence de degré comme entre l'imparfait et le parfait, mais il y avait cette ressemblance que celle-là et celle-ci ne comportent ni déterminisme, ni magie.

La première partie de la médiation, la révélation, n'a pas sa fin en elle-même. La connaissance pour la connaissance est un intellectualisme dont la Bible ne renferme nulle trace. Si la connaissance restait à l'état de connaissance dans l'esprit de l'homme, elle serait inutile puisqu'elle ne modifierait pas les rapports de l'homme avec Dieu ; la révélation est un appel à la vie. L'enseignement de Jésus conduit l'homme en présence du vrai Dieu pour que l'homme prenne position, se prononce sous sa responsabilité personnelle, décide volontairement de sa destinée. Les idées, les notions, les vérités contenues dans le message du Médiateur sont un moyen nécessaire, le seul moyen moral, mais un simple moyen, pour amener l'homme à accepter la volonté de Dieu, à accepter de faire cette volonté, à entrer dans l'alliance nouvelle, un moyen pour ce but : le salut. Idées, notions et vérités éclairent l'esprit pour toucher le coeur, attestent à l'homme que Dieu l'aime et que parce qu'il l'aime il veut le sauver, pour que l'homme à son tour aime Dieu et se laisse sauver ; leur raison est de créer ou de restaurer chez l'homme la vie avec Dieu. La rédemption, deuxième partie de la médiation du Christ, est l'oeuvre dominante et en un sens l'oeuvre unique puisque tout est conçu pour elle et que sans elle tout serait vain.

Cependant l'une est inséparable de l'autre, objectivement, dans la médiation, tout comme, subjectivement, les deux fonctions de révélateur et de rédempteur sont inséparables chez le Médiateur. Et par la qualité et par la portée de son oeuvre, il convient de le répéter, Jésus demeure bien le Médiateur unique. Il y a eu des révélateurs avant lui ; quelques-uns ont été évoqués. Il y a eu des révélateurs après lui qui tenaient de l'inspiration de l'Esprit divin, selon la promesse de Jésus ([Jn 16:13](#)), la lumière nécessaire pour telle action particulière en tel moment déterminé. Mais avant le Christ les témoins de Dieu orientent vers lui ; après le Christ ils ramènent à lui. La révélation du Christ médiateur est la norme non seulement des révélations naturelles mais encore des révélations surnaturelles. Ce n'est ni par Moïse ni par les prophètes que s'interprète la pensée de Jésus, c'est par la pensée de Jésus que se comprennent véritablement la loi et les prophètes de l'ancienne alliance. Et les révélations postérieures, rares d'ailleurs, qui ont marqué ici et là l'histoire de l'Église, demeurent subordonnées à la révélation du Médiateur, fondent leur vérité sur leur accord avec elle. Ces révélations occasionnelles n'ajoutent rien, du reste, à l'enseignement de Jésus ; elles aident à une plus lucide intelligence, à une plus profonde compréhension de cet enseignement ; elles l'adaptent à



des milieux et à des faits nouveaux, et par là développent la foi dans les âmes et dans le monde. Ici encore c'est la parole de Jésus, autorité normative, qui permet de juger des paroles des témoins prononcées au cours des siècles et qui leur confère leur autorité, c'est par la Révélation que se justifient les révélations. En définitive, à donner aux termes leur sens précis, ce n'est pas de révélations postérieures au N.T. qu'il conviendrait de parler, quoique le langage religieux use volontiers de ce mot, c'est d'inspiration.

Pour l'oeuvre rédemptrice du Médiateur, voir Expiation.

## 8.

La médiation du Christ, unique par sa perfection, l'est encore par sa pérennité. Le rôle d'un médiateur prend fin quand, ayant mis les deux parties en présence, il a établi ou rétabli entre elles l'entente, l'harmonie. Au contraire, le rôle du Christ médiateur se continue sans que son terme soit prévisible. A une heure donnée et en un lieu donné, Jésus a fait entendre au monde la révélation de Dieu et a obtenu pour le monde la réconciliation avec Dieu ; cette oeuvre historique n'épuise pas l'action du Christ en faveur des hommes. La résurrection ayant affranchi le médiateur des limitations de l'espace et de la matière, a rendu omniprésente l'entremise auparavant bornée à un seul peuple, universel le magistère auparavant exercé sur un seul groupe de disciples. Les évangiles et les épîtres soulignent également la glorification du Christ souverainement élevé (Php 2:9), la toute-puissance qui lui appartient ([Mt 28:18](#)). Dans cet état nouveau le Christ demeure l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, et le caractère unique de sa médiation est ainsi porté à l'absolu.

Quand Jésus entretenait ses disciples de son départ, leur faisant la promesse au premier abord paradoxale : « il est bon pour vous que je m'en aille » ([Jn 16:7](#)), il légitimait sa déclaration en les assurant qu'un secours, une assistance, un soutien leur seraient accordés, plus grands, plus efficaces que ceux dont ils avaient eu le bienfait pendant qu'il était avec eux. Or c'est lui-même qui disposera pour eux de ces dons supérieurs lorsqu'il sera passé de la vie auprès des disciples à la vie auprès du Père. Dans cette vie il priera pour eux ([Jn 14:16](#)), et Dieu, en réponse, enverra aux croyants le « Paraclet ». La Vulg, a accrédité l'interprétation, inexacte parce que trop étroite, donnée de ce mot par quelques Pères grecs : le « Consolateur ». Le sens passif du terme original est exactement, littéralement rendu par la périphrase : « Celui qui est invoqué, celui qui est appelé ». C'est « l'Esprit de Vérité » qui, invoqué, appelé à l'aide dans toutes les heures obscures, dans toutes les circonstances difficiles, à la différence du Maître historique, restera avec les disciples éternellement. Et ce n'est pas sur la seule prière du Christ que Dieu mettra son Esprit dans l'âme des disciples ; c'est aussi par l'intervention du Christ que l'Esprit divin viendra en l'homme ; ailleurs c'est le Christ en personne qui le dispense : « Je vous enverrai le Paraclet de la part du Père » ([Jn 15:26](#)). Ce qu'il demande à Dieu, le Christ le demande au nom des hommes ; ce qu'il accorde aux hommes, le Christ l'accorde au nom de Dieu.

D'après le contexte, qui concerne l'activité future du Christ glorifié, « l'Esprit de Vérité », « le Paraclet » semble être identifié avec l'Esprit de Dieu ou l'Esprit du Christ, ou plutôt avec l'un et l'autre en même temps inséparables dans leur action. Jésus représente explicitement l'influence du Père et la sienne propre comme simultanées : « si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous habiterons en lui » ([Jn 14:23](#)), et la 1<sup>re</sup> ép. de Jean ([1Jn 2:1](#)) non moins explicitement voit dans le « Paraclet », dans celui « qui nous assiste auprès du Père », Jésus-Christ le Juste. De quelque manière que l'on détermine le vocable, ce qui importe c'est de noter que la médiation du Christ demeure dans l'au-delà. (Voir Paraclet.)

Dans la conclusion du chap. 8 de l'épître aux Romains, Paul fonde la certitude du salut sur le double fait que Dieu justifie et que Jésus-Christ est le répondant de cette justification. En effet, « Jésus-Christ est mort, bien plus il est ressuscité, il est à la droite de Dieu et il intercède pour nous » ([Ro 8:34](#)). Si la mort de Jésus pour nous est le degré suprême de la substitution du Saint au pécheur et vaut au pécheur qui s'unit à ce Saint le pardon de Dieu, la résurrection est le degré initial d'un ministère céleste continuant et développant pour le croyant le ministère terrestre. Après son retour dans la vie de gloire, le Médiateur, avec le même amour et avec une autorité accrue, présente à Dieu la cause des hommes, communique aux hommes l'Esprit saint, l'Esprit même de Dieu. La médiation du Christ glorifié, pour être d'un ordre supérieur à la médiation du Christ historique, n'en demeure pas moins dans la même ligne et ne vise pas moins le même but : le salut du monde.

« Le Christ, confirme l'épître aux Hébreux ([Heb 7:24](#) et suivant), parce qu'il subsiste éternellement possède un sacerdoce intransmissible ; voilà pourquoi il peut sauver parfaitement ceux qui par lui s'approchent de Dieu, puisqu'il vit toujours pour intercéder en leur faveur. » Le plus grand argument prouvant la supériorité de la nouvelle alliance sur l'ancienne alliance est, selon l'auteur de la lettre, la supériorité du Médiateur de cette alliance sur tous les autres médiateurs. Mais quelle que soit la prééminence du Médiateur historique sur ses prédécesseurs, ce qui constitue désormais son caractère incomparable c'est que, non seulement différent des intermédiaires humains mais opposé à eux par son éternité, sa médiation n'a point de fin ; elle se

perpétue, supérieure en valeur et en puissance, dans l'au-delà, après s'être manifestée, parfaite déjà cependant, ici-bas. La volonté du Christ dans sa vie glorieuse est la même que dans sa vie terrestre : sauver ceux qui par lui s'approchent de Dieu.

Ainsi, sous les formes différentes d'expression, la réalité affirmée reste identique : le Christ, qui est dans l'histoire le médiateur nécessaire entre Dieu et les hommes en qualité de révélateur et de rédempteur, conserve ce « sacerdoce », selon le terme de l'épître aux Hébreux, quand il a quitté le temporaire pour entrer dans l'éternel.

Une réserve a été formulée devant cette conception : si l'oeuvre médiatrice de Jésus est vraiment parfaite, elle doit être aussi définitive, le parfait étant achevé en soi. D'où vient donc qu'elle soit, par ailleurs, représentée comme continuée, amplifiée, ce qui revient à dire : sans cesse recommencée ? Le rôle attribué au Christ glorifié diminue, et diminue d'autant plus qu'on le donne comme plus élevé, le rôle du Christ historique.

La difficulté, s'il y a difficulté, est toute superficielle. La médiation du Christ historique est un fait objectif qui peut nous laisser indifférents, et qui, en réalité, laisse indifférents une multitude d'hommes. Pour que ce fait soit reconnu et accepté comme la révélation de la vérité et l'accomplissement du salut, il faut que l'homme, que chaque homme le reconnaisse comme tel, l'accepte comme tel personnellement. Le salut est d'ordre éminemment moral, il exige une participation de l'homme ; Dieu ne pardonne pas, ne sanctifie pas indépendamment de celui qui reçoit le pardon et marche vers la sanctification. Par la médiation du Christ glorifié succédant à la médiation du Christ historique, par la médiation du Christ omniprésent comme Dieu continuant la médiation du Christ homme, limité comme nous, le croyant s'approprie subjectivement l'oeuvre objective du salut, et le Sauveur qui a vécu il y a vingt siècles en Judée devient le Sauveur immanent, le Sauveur vivant avec lui, en lui. Le Médiateur qui a réalisé à la place des hommes la sainteté humaine au milieu de ses disciples et de ses contradicteurs, aide maintenant les hommes à la réaliser en intervenant dans leur vie, en éclairant leur esprit, en purifiant leur âme ; il les conduit dans la vérité et vers la sainteté.

Et devant Dieu il reste leur garant. Dieu pardonne aux croyants parce que le Christ saint est en eux, Dieu les accueille comme ses fils parce qu'ils sont en communion avec le Fils unique, Dieu accepte la médiation du Christ glorifié parce qu'il a voulu lui-même son action, bien plus : parce que cette action se confond avec la sienne propre. Quiconque accepte le Christ comme médiateur est réconcilié avec Dieu ; c'est Dieu qui a suscité le Christ comme médiateur pour que soit opérée la réconciliation entre Lui et le monde.

Nécessaire aux croyants pour assurer leur victoire de plus en plus complète sur le péché, la médiation du Christ glorifié est nécessaire aux non-croyants pour qu'ils prennent conscience de leurs erreurs, éprouvent devant leurs péchés le besoin d'un Sauveur. Dieu a donné son Fils non à quelques élus mais au monde ; et aussi longtemps que le monde, ignorant ce don divin, n'en aura pas été instruit pour prendre librement position devant la vie ou la mort, la médiation du Christ glorifié demeure indispensable pour étendre à tous les hommes la possibilité de salut résultant de la médiation du Christ historique. C'est pourquoi l'épître aux Hébreux a bien défini la médiation du Christ entré dans la gloire, en la nommant « un sacerdoce éternel ».  
And. A.

*Utilisé avec autorisation de Yves PETRAKIAN*

**Vous avez aimé ? Partagez autour de vous !**



11 PARTAGES